

Histoire vague¹

Marc Morali

« Certes la faim est bien représentée,
Et l'Amour ?
Mais il se représente dans le Jaune des Fleurs ! »
(in *der Gelb der Blumen, meine ich*)
Über Deckerinnerungen
Freud G.W. I, p. 546

Je voudrais en guise d'incipit vous lire quelques lignes d'un article d'Arthur Goldschmidt, connu pour ses travaux sur la langue, sur les langues, article trouvé dans un numéro ancien de *L'Écrit du temps*², et dont le titre m'a semblé tomber à point nommé pour parler de cette énigme, qu'est la Méditerranée.

L'article de Goldschmidt s'intitule « Les détours de la mer, Freud dans l'histoire de l'allemand » :

« La langue humaine est comme la mer, toujours la même, elle se déplace sans cesse, suivant les courants qui l'emportent. Elle se moule à des contours toujours différents, en restant toujours la même. Quelles que

1. Exposé fait dans le cadre du colloque intitulé « L'unité spirituelle de la Méditerranée est-elle plus essentielle que l'apparence de sa diversité ? », organisé par l'Association Lacanienne Internationale à Marseille les 13 et 14 mars 2010.

2. *L'Écrit du Temps* 14/15 « La folie de l'histoire », été automne 1987, aux Éditions de Minuit.

soient les côtes, c'est toujours cette eau-là. Les pays qui la bordent changent sans cesse, la mer reste identique mais il n'est pas un changement de couleur ou d'atmosphère, telle l'âme humaine, elle varie au gré du moindre souffle, qui n'ait lieu à sa surface variant à l'infini. Mais il n'est rien non plus dans la mer qui ne soit de la mer ou qui soit la mer, pas de rupture en effet, de l'extrême nord à l'extrême sud le flou est constant, le passage continu, il en est ainsi des langues : elles sont la même eau d'un autre point de la rive, toutes parlent sur ce fond qu'elle recèle et toutes en parlent autrement au point de ne se ressembler en rien. »

Ce n'est pas sans une certaine émotion que je parle aujourd'hui, dans la mesure où cette question traverse mon histoire. Je pousserai le paradoxe en disant que bien qu'habitant Strasbourg, je reste proche des rives de la Méditerranée, car, vous le savez sans doute, la ligne du partage des eaux ne passe pas très loin de Besançon. La mer s'est depuis un peu déplacée, évaporée... ou sublimée.

La Méditerranée est une histoire de géographe qui a commencé très tôt. Il s'agissait d'établir la carte des lieux bibliques avec en filigrane l'espoir d'y situer le jardin d'Eden, le lieu de l'origine, de la création de l'homme. C'est pourquoi il faut entendre cette énigme comme une *géo-graphie* – graphie d'un lieu, écriture de dieu, si présente dans l'espace de la Méditerranée, monothéisme oblige ! Elle permet de tracer sur du papier le lieu du divin habitat, de le situer en quelque sorte dans la même géométrie. C'est, comme nous le savons, une des dimensions du fantasme !

La trajectoire que je vais essayer de suivre est en fait une boucle. Elle prend acte de ce que pour Freud, la Méditerranée fait partie intégrante non seulement de son histoire personnelle – il aime voyager en Italie –, mais également de l'histoire de la psychanalyse elle-même, comme l'ont montré les exposés sur la question de la représentation dans le théâtre, « Personnages psychopathiques à la scène » pour ne citer que celui-là. La culture Méditerranéenne rentre pour une part importante dans ce qui lui fait découvrir un au-delà de l'espace allemand, comme en témoigne, dans sa correspondance, vers 1900, cette phrase surprenante : « Pourquoi quitte-t-on un endroit tempéré et sympathique dont les forêts regorgent de champignons pour aller en Italie ? » C'est, écrit Freud³, « parce que notre cœur, comme nous l'avons constaté, tend vers le Sud, vers les figues, les châtaignes, le laurier, les cyprès, les maisons ornées de balcon, les marchands d'antiquités ! ». Au delà du *Volk ohne Raum*, du peuple sans espace, du *Mutter Erde*, de la terre mère, un espace ouvert s'ordonne – du moins le pense-t-il – autour d'un point de fuite : le

3. S. Freud, « Notre cœur tend vers le Sud », Correspondance de voyage, 1895-1923, préface d'Elisabeth Roudinesco, Berlin 2002.

monde est ordonné par une géométrie qui saurait situer le lieu de l'origine ! Quelle belle perspective !

A nouveau la question de l'originaire, qui, d'insister, me conduit, pour parler de l'énigme de ce signifiant, « la Méditerranée », à emprunter le titre d'un autre travail de Freud, « Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen »⁴. Dire « La Méditerranée », est-ce un délire ou un rêve ? Lacan ajouterait là un Réel ou un semblant.

J'aimerais pour expliciter cette proposition, m'arrêter un instant sur ce texte étonnant de Freud.

Wilhem Jensen est l'auteur de ce qu'il appellera une fantaisie pompéienne : elle raconte l'étrange histoire d'un jeune homme, Norbert Hanold, archéologue amoureux d'une jeune fille, Zoé Bertgang, et dans ce nom vous entendez le mot allemand Gang, la marche : la jeune fille s'appelle en fait « la vie qui avance » ! Ce couple, à la suite de divers imbroglios, de souvenirs, de traces, d'effacement, va se trouver à régler les avatars d'un différent amoureux dans la ville de Pompéi, ville dans laquelle Freud a quelques souvenirs... Il ne s'agit pas ici de céder à l'imagination pour faire des interprétations sur l'homme Freud : nous avons un texte, le sien, qui témoigne des découpes de sa propre lecture, dans le contexte des préoccupations qui sont les siennes, le *Deckerinnerung*, le souvenir-toit⁵ et non le souvenir écran, par exemple.

A la publication de ses romans, Jensen rencontre un certain succès dans toute l'Europe et c'est dans ces conditions que Freud découvre ce texte, qui, sans doute, l'interpelle. Il essaiera même d'entamer un dialogue avec Jensen, sans réussir à l'intéresser à sa démarche, pourtant originale.

Freud pensait montrer comment, grâce à la psychanalyse dite appliquée, l'interprétation pouvait rétablir la continuité logique de ce récit, ce qui lui permettrait de répondre à la question posée par Jensen, à savoir celle de deviner la nature de cet étrange oubli qui conduit Norbert Hanold à poursuivre une certaine Gradiva vaguement entrevue dans un appartement où chante un canari, depuis cette obscure rue du Nord jusque dans l'ancienne Pompéi, dont les ruines intactes viennent d'être dégagées de la gangue de cendres qui,

4. S. Freud, Délire et rêves dans la Gradiva de Jensen (1907). *Gradiva* est écrit en 1903 par l'écrivain allemand Wilhelm Jensen.

5. Cette traduction m'est venu dans l'après coup, préférable au souvenir-couvercle de Granoff, avec cet apport qui permet de souligner le côté de l'impératif de se souvenir qui caractérise le souvenir-toit, dans l'instance de la fixité des scènes qu'il dessine, et de conserver l'idée de l'allemand *Deck*, le toit, ce mouvement du haut vers le bas... ce qui tombe du ciel, de l'autorité, du Surmoi.

jusqu'alors, la protégeait du temps⁶... et enfin, pour en finir, de s'apercevoir, parce qu'il s'est réveillé pour continuer à rêver, qu'il s'agissait de sa voisine, Zoé Bertgang, son amour d'enfance.

Le texte est éminemment serré et si on n'y prend pas garde, on peut effectivement le lire comme une simple fantaisie. Mais Freud va essayer de le soumettre à cet appareillage dont il s'est muni pour déchiffrer les secrets de l'inconscient entendu comme tout entier construit autour d'une énigme, appelons-la « Œdipe ». Papa, le papa sévère derrière le jeune Norbert Hanold qui n'arrive pas à oublier celle qui donne la vie, sa maman, et qui la cherche à travers l'image d'une simple mortelle. Comme disait Freud citant Faust,

« *du siehst mit diesem Trak im Liebe
Bald Helene in jedem Weib.* »

Tu verras Hélène en chaque femme !

Le décortilage du texte auquel il se livre est absolument saisissant : il y souligne les représentations – que nous appellerions aujourd'hui des signifiants – qui surdéterminent la trajectoire de Norbert. Mais tous les hagiographes de Freud s'accordent à dire que ce qu'il pense être les signifiants du texte ne sont rien d'autre que les siens ! Mais, cela, Freud ne l'a reconnu qu'à demi mot, feignant d'oublier que Norbert Hanold est un personnage de Jensen, comme le relève Wladimir Granoff dans un travail⁷ auquel les développements qui suivent doivent beaucoup.

« Comme nous ne pouvons interroger le rêveur, il faut mettre nos propres associations (*Einfalle*) à la place des siennes ». Voilà la justification de Freud ! S'il faut relire *Gradiva* de Jensen, c'est muni de l'hypothèse que je propose, à savoir que ce texte est pour Freud la sortie, non aperçue mais écrite, d'une certaine conception de la psychanalyse ; c'est même la première critique de la notion de représentation telle qu'il l'a cantonnée à l'antagonisme entre représentations de mots et représentations de choses, au profit de l'apparition de cet étrange « montage » qu'il va reconnaître dans *Gradiva*. Je dis montage pour ne pas dire chose, *das Ding*, car ce serait déjà m'engager.

Pourquoi Norbert tombe-t-il amoureux de *Gradiva* ? Parce qu'elle a, lui fait dire Jensen, une façon de se déplacer qui lui confère un air irréel. Ses pieds dessinent alors un étrange signe où il se devine comme l'esquisse de la lettre S. L'artiste évoque un pas de danse aérien, un arrêt sur l'image, la suspension du temps. Ceux d'entre vous qui ont visité Rome se souviennent sans doute de ce bas-relief exposé au musée du Capitole, de cette extraordi-

6. Métaphore que Freud utilise pour expliquer le mécanisme de la cure.

7. W. Granoff, *La pensée et le Féminin*, aux Éditions de Minuit, 1976 Paris, p 39 ; Granoff souligne cette phrase de Freud.

naire transparence des tissus qui annoncerait presque l'esbroufe baroque, et la proclamation d'un « devant l'image » selon la belle expression de Didi Huberman. Ceci nous conduit à la question de la représentation (*Vorstellung*, mimésis) qui, chez Freud, vient dans le droit fil de ce qu'il puise dans sa culture grecque, plus précisément chez Aristote, sachant que le beau-père de Freud, Jacob Bernays était un spécialiste de la catharsis, avec « Trois essais sur la théorie de la catharsis ». Il s'agit là d'une affaire de famille ! Du côté du père de Freud, la bible, l'Égypte, le désert, et du côté de sa femme, les hellénistes, deux biberons de Freud !

Je voudrais aussi rappeler que l'essentiel de la tradition de la lecture d'Aristote était confisqué par le monothéisme, ici le christianisme en l'occurrence ; nous avons eu pendant très longtemps – des siècles et des siècles – une lecture d'Aristote à laquelle même Maimonide n'a pas échappé, contrairement à l'idée qu'on aurait pu en avoir, Et, de cette lecture, en sommes-nous vraiment sortis ?

À ce propos, relisez le magnifique roman d'Umberto Eco *Le nom de la rose*, dans lequel il montre bien comment est confisqué dans Aristote le livre soi-disant disparu, *La Comédie* – sans doute jamais écrit, mais qui se lit entre les lignes pour peu qu'on quitte la lecture chrétienne d'Aristote –, à savoir la question du rire, du corps, la question d'une purgation qui fonctionnerait en-dehors du système politique. Car la seule différence entre la comédie et la tragédie, c'est que l'une fonctionne dans le Politique et l'autre dans un système carnavalesque, c'est-à-dire dans un moment d'exception, en dehors des lois !

Donc, Freud hérite d'une certaine idée de la représentation et voilà qu'il découvre un texte au travers duquel il va retrouver des signifiants qui ne sont rien d'autre que les siens. Peut-il, au moins dans un premier temps, échapper à la question du Père ?

Prenons un exemple, le plus commenté, *das Gelb*, le jaune : le jaune du canari, le jaune des colonnes de Pompéi, le brun doré du visage de Gradiva, le voile d'or, le cadre jaune d'où surgit l'imprévu, Gradiva assise qui parle l'allemand... on peut bien sûr y voir le signifiant *Vogel* (oiseau), ou encore voir l'impression de la couleur, mais cela reste difficile à situer dans le système freudien, entre représentations de mots et représentations de choses. Le *Gelb*, est-ce une chose ? est-ce un affect ? un signifiant ? la marque d'un souvenir-toit ? Voilà une question intéressante ! Freud n'est pas du tout dupe de cela, sauf peut-être d'une seule chose, c'est ainsi que l'appelait sa maman : « mon Sigi en or ! ». Le jaune est-il autre chose que le filage de la présence de la mère, une représentation archaïque dont le poids pour le sujet pourrait, d'être interprété, se trouver allégé.

Que représente Gradiva ? Une piste s'ouvre du côté des signifiants primordiaux c'est à dire de la question du battement, de la différence. Parmi des travaux concis sur cette question des signifiants primordiaux, signifiants de l'origine, j'ai trouvé un texte de Claude Landman qui cite Charles Melman, qui cite Freud et que cite Jacques Lacan ! c'est aussi cela la Méditerranée ! nous sommes pas-tout, portés par les passeurs de cette parole, qui passe d'une rive à l'autre et qui nous transforme.

« Le rapport de l'inconscient à ce qu'il cherche dans son mode propre de retour – que va-t-on chercher dans ce retour à la Méditerranée ? –, c'est justement ce qui, dans l'une fois perçu, est l'identiquement identique, si l'on peut dire, c'est le perçu de cette fois là, c'est cette bague qu'il s'est passé au doigt cette fois là avec le poinçon de cette fois-là. Et c'est justement celui qui manquera toujours, c'est qu'à toute espèce d'autre *réapparition* (je souligne) de ce qui répond au signifiant originel, le point où est la marque que le sujet a reçue de *quoi que ce soit* qui est à l'origine du *Urverdrängt* (du refoulé originaire), il manquera toujours à quoi que ce soit qui vienne le représenter cette marque qui est la marque unique du surgissement originel d'un signifiant originel qui s'est présenté *une fois* où le point, le quelque chose de *l'Urverdrängt* en question est passé à l'existence inconsciente, à l'insistance dans cet ordre interne qu'est l'inconscient (...) »⁸

Il y a dans cette citation un début de réponse : Méditerranée, nomination symbolique, nomination réelle, nomination imaginaire ? Avec l'imaginaire, c'est assez simple, on part en vacances⁹ ! *See, Sex and Sun* ! Comme disent les Allemands : « *Nach Süden* ! »

Une anecdote : j'habitais près de Sarrebrücken, métropole de la Sarre où la vieille ville, détruite dans les bombardements de la dernière guerre mondiale, a été reconstruite de façon « moderne », hallucinatoire, et transformée en quartier de Barcelone parce que les Sarrois, revenant de leurs vacances en Espagne avec du soleil plein les yeux, n'avaient eu de cesse que de reconstituer l'ambiance des tapas barcelonais, sans doute une façon de sortir du Volk ohne Raum, du manque d'espace, sans l'aide des Panzer !

Le cœur tend vers le sud ! mais c'est quoi ce Sud ?

Embryon de réponse, rencontre de lecture, deux textes, Didi Huberman *L'image survivante*¹⁰ et Giorgio Agamben, *Images et mémoire*, deux textes qui ne

8. J. Lacan, séminaire *L'identification*.

9. *See, Sex and Sun* ! Encore ce « S » !

10. Didi-Huberman, *L'image survivante - Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, aux Éditions de Minuit, Paris, 2002, surtout pour le chapitre « L'image symptôme ».

font que commenter le monumental pavé, *Mnémosyne* – dont je n’ai lu que des passages –, écrit par Aby Warburg¹¹, un personnage qui a présenté sa thèse sur Botticelli à Strasbourg en 1889. La trajectoire de sa vie n’est d’ailleurs pas sans rapport avec ce qui nous occupe aujourd’hui.

Revenons donc à notre question. Qu’est ce que ce montage ?

Gradiva, c’est La Nymphe ! Un Pathosformel nous dit Warburg. Et dire Ninfa¹² permet à Warburg de sortir d’une certaine conception de l’événement, donc de l’histoire, de la mémoire et de ses archives, le plus souvent envisagés sous la forme de couples d’opposés : la forme et le fond. Il imagine une archive proche des « cristaux de temps », de fossiles en mouvements, que Didi-Huberman nomme¹³ « image survivante », et qui, de délivrer un geste, lève le temps et exige « une pratique de la connaissance nouvelle ». Un tel geste, fugace, « réunit la constitution d’un symptôme et la constitution fossile d’un fétiche, mouvement éternisé où le temps se bloque »¹⁴. C’est ici l’occasion de rappeler que le fait de faire surgir la nymphe n’est pas sans

11. Aby Moritz Warburg (1866 à Hambourg, Allemagne - 1929) est un historien de l’art. Son travail a servi à jeter les bases de l’iconologie. Au cours de l’année 1918, Warburg rassemble des documents afin de comprendre le conflit qui se déroule sous ses yeux et, au sortir de la Première Guerre mondiale, finit par se croire le responsable de son déclenchement. Commence dès lors une période de folie qui durera jusqu’en 1923 ; qualifiée de « psychose aiguë », celle-ci se manifeste par des angoisses, un sentiment de persécution et des passages délirants (il entend les cris de sa famille sous la torture, croit que la viande qui lui est servie est la chair de ses enfants). Après avoir été interné pendant trois années dans une clinique d’Hambourg, il intègre la clinique Bellevue située en Suisse, où il sera suivi par Ludwig Binswanger, un disciple de Sigmund Freud. Binswanger estime à l’époque que bien que Warburg ait conservé toutes ses facultés intellectuelles, ce dernier n’est plus apte à mener sa recherche en raison des difficultés qu’il éprouve à se concentrer longuement sur un sujet précis. En 1923, Warburg propose un marché incroyable à l’équipe thérapeutique : s’il parvient à produire un travail scientifique, ceux-ci devront l’autoriser à mettre un terme à son séjour dans l’établissement. Le 21 avril, il présente à un public composé tout autant de soignants que de patients de la clinique, une conférence sur les rituels des indiens Hopis, qu’il mettra en relation avec le sacrifice, le débat sur la civilisation mais aussi encore avec l’art du Quattrocento. Son exposé insiste notamment sur le haut degré de la civilisation hopi dont les rites procèdent d’une nécessité pratique (exemple, faire venir la pluie) et se situent au niveau symbolique (le serpent n’est pas réellement sacrifié, mais « intégré » par le geste de le prendre dans sa bouche et relâché dans la nature pour aller « porter le message »). Le résultat convainc les thérapeutes et Warburg sort de celle-ci. Il continue sa recherche en travaillant sur un ouvrage inachevé appelé *Mnémosyne*, jusqu’à sa mort due à une crise cardiaque survenue en 1929.

12. V. Mayette, « Un cas de nymphe », in *L’Unbévue* n°19, « Follement extravagant », hiver 2001 - printemps 2002.

13. Didi-Huberman, *L’image survivante*, op. cit., p. 344.

14. Ce qui évoque le texte ultime de Freud, la *Ichspaltung*.

convoquer également cet autre grand méditerranéen qu'était Averroès, qui au travers de la nymphe pose exactement la même question : comment cela passe de l'un, dans la singularité, à l'esprit porté par le groupe ? Qu'est-ce qui se transmet à cet endroit-là ? C'est à cette problématique que l'on a donné le nom d'averroïsme.

Ninfa, nous dit Warburg, est un être chez qui l'originare et la répétition, la forme et la matière sont indiscernables. c'est-à-dire que la nymphe n'est pas une pure représentation, elle ne relève ni des *Wortverstellungen* ni même des *Sacheverstellungen* et surgit dans le monde freudien comme l'impensé d'un autre monde.

Il en est de même pour ce signifiant, « la Méditerranée ». Les mots et les choses n'y suffisent pas. Il y a de l'étranger ! Remarquons que ce terme unifie ce qui reste sans référent dans la lalangue, une formation complexe, un Komplex dirait Freud, qui ne se laisse pas réduire, résoudre. Ce complexe génère une espèce d'énigme, une promesse de réponse : dans le parcours de la nymphe à travers les théories de l'histoire de l'art – et, comme le dit Lacan, l'histoire c'est les égouts : le jaune d'or y trouve sa place sous la forme de l'excrément ! fouiller dans les poubelles donne une bonne idée de la façon dont vivent les gens – il apparaît assez clairement que la nymphe a représenté pendant très longtemps ce point d'articulation entre l'animal et l'homme. Créature mi-homme mi-animal, hybride, elle figure ce que nous appellerions mise en continuité entre symbolique et imaginaire. Elle reste cependant facilement humanisable, dit Warburg, non sans humour, résumant ainsi de façon cavalière la problématique, jamais résolue dans la pensée grecque¹⁵, entre femme et mère : pour s'humaniser, une nymphe doit se marier avec un être humain, mâle de préférence, et faire des enfants ! « *Quod matrem* », disait Lacan... C'est finalement assez facile pour une femme de devenir humain ! Non ? Il lui suffit juste de se soumettre au Vatercomplex.

Double chair, va dire Warburg, et je formule l'hypothèse que Freud à travers cette invention de Gradiva, sort radicalement de ses catégories et opère un forçage : sortir la psychanalyse de la croyance pour inventer un dispositif qui procède du nouage dans lequel le troisième terme n'est pas clairement nommé... question actuelle : quel Réel est pris là-dedans ? quel va être le reste de cette affaire-là ? y en aura-t-il un ?

Freud, attentif à sa propre question avance une remarque cruciale, et, pour qui se trouve pris dans un exil, qui n'est pas l'exil romantique, cette phrase résonne de façon étonnante : l'événement reste difficile à situer entre semblant et trauma. Quel est le statut de cette étrange folie qui prend Norbert

15. Médée, comme l'a rappelé Élisabeth Blanc.

Hanold ? Est-ce un rêve ? Est-ce une rêverie éveillée ? Est-ce un délire ? Je cite¹⁶ :

« Certes si nous considérons la suite, nous pouvons douter que l'oubli soit bien le terme psychologique exact qui s'applique au sort de ces souvenirs chez notre archéologue. Il y a une façon d'oublier ce qui se caractérise par la difficulté avec laquelle le souvenir est éveillé, tenu par des appels puissants comme si une résistance intérieure s'insurgeait contre sa réminiscence. Cette sorte d'oubli en psychopathologie a reçu le nom de refoulement. Le cas que nous présente notre auteur semble un tel exemple de refoulement, mais nous pouvons affirmer en toute certitude en ce qui concerne le refoulement qu'il ne coïncide pas avec la disparition de l'extinction du souvenir . »

La question de l'origine demeure, même s'il est permis d'espérer d'une psychanalyse une modification de la jouissance, et comme dit Freud, *ein neues Subject*. Toutefois, quels que soient les dispositifs inventés pour purger l'excès des passions du politique¹⁷, la psychanalyse n'y réussira pas plus qu'un autre : le malaise, c'est la civilisation. Néanmoins, quelque chose se dessine : existe-t-il un Réel des lieux ? Que fait-on de cette trace dont Lacan dit qu'elle s'est inscrite cette fois-là et qu'elle nous marque à jamais ?

Freud le note dès « L'esquisse d'une psychologie scientifique », le frayage sélectif est à la base de la trace mnésique, puis cette trace sera lue, traduite, déniée, exposée, transposée, contournée, traversée – comme la Méditerranée, travaillée par la langue... Il n'en demeure pas moins que le frayage sélectif est à la base de la trace mnésique et comme le dit Freud dans ce texte quasiment délirant, ça ne se referme plus, le corps en garde la mémoire. Pire, chaque passage accroît l'ouverture : est-ce le début d'une addiction ?

Comment aller plus loin ? Peut être en remarquant que se pose la question des langues, de l'obscénité, d'un espace hors de la scène, surtout parce que l'obscène, la jouissance ob-scène ne se saisit jamais aussi facilement que dans une langue étrangère, dans cette présence autre. Ferenczi le notait déjà, et Freud chez Hans. C'est également ce dont Schreber témoigne lorsqu'il s'approche des limites de l'origine qui vont le précipiter dans le délire, voyageant alors dans des aires (désert, encore du jaune !) incertaines : tout le monde n'a pas la chance de s'accrocher à un mât pour pouvoir écouter les sirènes de l'origine ! Cet endroit où la profondeur du sens fait silence, où le sens devient assourdissant et finit par recouvrir tous les autres bruits, les bruits du corps, Schreber l'appelle *Grundsprache*, la langue du fond qui touche selon lui à un espace qui a à voir avec le Féminin, avec l'essentialité de la femme, ce que

16 Op. cit., note 2.

17. La crainte et la pitié sont en effet les passions du lien social.

Freud a appelé *das Weib* et non *die Frau*.

Gradiva n'est pas une femme, c'est une nymphe. Nous ne sommes plus dans le monde des croyances, dans l'ordre du symptôme. Il y a de l'irréductible, de l'hétérogénéité radicale, comme dans ce que Lacan nommera sinthome. L'actualité de l'espace dit Méditerranéen signe-t-il le deuil du nœud à trois brins ? A cet endroit qui est celui de la nature ultime du langage, comme le dit Goldsmith, Freud s'est arrêté. La question que nous pose la Méditerranée est une question universelle. Il existe des endroits où elle s'appelle autrement. C'est un des noms de la nymphe.

La « Méditerranée » ne parle pas, je vais donc suivre la recommandation de Freud, et lui prêter quelques-uns de mes signifiants :

En ce temps là... je vivais à Sarreguemines, Sarreguemund dans la langue locale, à traduire littéralement par bouche de la Sarre ou *Sarregemeind*, réunion des deux Sarre. En contrebas (découpe !) de ma terrasse, un très joli village répondait au « doux » nom français de *Sarrasmeing*. Chaque fois que je regardais ce paysage, j'y retrouvais des couleurs familières, des maisons au toit rouge, des façades dorées, et des balcons surplombant la vallée. Ce lieu, pourtant d'une grande banalité, devenait un village du sud, auréolé de ce que Walter Benjamin nommait aura, la présence, le charme d'un lointain aussi proche soit-il. La persistance de ce sentiment devenait d'autant plus intrigante qu'interrogée dans le cours de mon analyse, elle résistait à toutes les interprétations, et pour cause.

A cette même période, je rencontrais un médecin juif égyptien, psychanalyste, Jacques Hassoun, que je sollicitais sur ses connaissances historiques de l'épilepsie dans la médecine arabe. Ce fut alors la surprise de l'entendre me répondre : « La crise c'est *isma*, ce qui est proche de *h'asma*, entendre ». Le nom de ce village devenait tout à coup « Sarah *h'asma* ! », « écoute Sarah ! », la phrase qui faisait réapparaître la rediviva de mon enfance, Sarah que ma grand mère appelait sur la terrasse, dans une petite ville des hauts plateaux d'Algérie. Sarrasmeing redevint alors un nom propre, et l'impression cessa...

Comme le raconte Jensen à la fin de l'histoire de Gradiva, Norbert Harold se réveille de son rêve et repart vers l'Allemagne avec son amie Zoé, mais aux détours d'une rue de Pompéi, il lui demande de marcher devant lui et, la regardant de loin, il retrouve dans ce mouvement fugace, fixé sur le vif, une « autre satisfaction¹⁸ », qui confine à l'ineffable.

Lacan disait¹⁹ : croire mais savoir qu'on croit.

18. J. Lacan, *Encore*.

19. J. Lacan, *Télévision*, au Seuil.

Quelques semaines après le colloque, après avoir repris ce texte pour sa publication, j'ai souhaité y faire figurer ces quelques lignes supplémentaires.

La question de ce colloque portait sur l'unité de la Méditerranée produite par les trois monothéismes. Ma contribution n'était bien sûr pas une réponse explicite, et d'ailleurs, en existe-t-il une ?

Je me permets d'esquisser une hypothèse : il n'y a pas trois monothéismes, mais les multiples formes que prend le monothéisme depuis son invention, fidèles reflets des modalités d'échange, historiquement, géographiquement et politiquement déterminées (l'inconscient, c'est le politique !) L'économie du désert n'est pas celle de la cité. Le nomadisme obligé n'a rien de commun avec la pensée grecque, ni avec l'empire romain commercial vieillissant.

Au delà d'un œcuménisme de façade, le narcissisme identitaire et l'appétence du pouvoir cantonnent les croyances religieuses dans le culte de l'unicité, au point de faire oublier la capacité d'humanisation dont elles étaient porteuses... C'est peut-être ce qui aujourd'hui fait « l'unité » de la Méditerranée !

A mon sens, ce colloque l'a fort bien montré.

Je voudrais ici en remercier les organisateurs.

